

Manger moralement

The Way We Eat. Why our Food Choices Matter de Jim Mason et Peter Singer. Rodale, New York, 328 p.

Christian Nadeau

Number 221, July–August 2008

Écologie et politique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16864ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nadeau, C. (2008). Manger moralement / *The Way We Eat. Why our Food Choices Matter* de Jim Mason et Peter Singer. Rodale, New York, 328 p. *Spirale*, (221), 13–15.

Manger moralement

THE WAY WE EAT. WHY OUR FOOD CHOICES MATTER de Jim Mason et Peter Singer

Rodale, New York, 328 p.

par CHRISTIAN NADEAU

Les défenseurs de l'environnement et de ce que l'on nomme la « libération animale » connaissent bien les travaux de Peter Singer et Jim Mason, mais leurs études font rarement l'objet d'un examen serré de la part du grand public. C'est ainsi que Singer a souvent été confondu avec les défenseurs des droits des animaux. Or il n'a jamais défendu une telle thèse. Pour lui, la perspective de ces droits n'est pas la plus appropriée pour examiner les problèmes liés à la surconsommation de viandes animales dans nos sociétés contemporaines.

Un peu moins compte toujours beaucoup

Au sujet de la protection des animaux, deux grandes traditions s'opposent. Toutes les deux visent des objectifs communs : protéger les animaux contre les nombreux abus moraux dont ils sont victimes. Or l'enjeu porte précisément sur la définition de l'abus moral. Dans l'optique des défenseurs des droits des animaux, la vie des animaux possède une valeur intrinsèque. Nous serions moralement tenus de respecter la vie animale. Cela ne veut pas dire nécessairement que nous lui accordons la même valeur que la vie humaine, mais ce qui est clair, c'est que l'animal ne doit pas être respecté en raison de son lien à l'être humain. Par exemple, défendre les chiens n'est pas semblable au fait de protéger une voiture contre un vol. Dans ce dernier cas, c'est le propriétaire de la voiture qui est protégé. Dans la perspective du droit des animaux, ce ne sont pas leurs propriétaires, mais bien les animaux eux-mêmes qu'il faut protéger. Pour les utilitaristes, comme Singer, c'est l'utilité générale d'une action qui permet de savoir si un geste a donné lieu ou non aux meilleures conséquences possibles. Or, cette utilité ne peut être réduite aux seuls intérêts des agents humains ni à ceux des animaux. En résumé, pour Singer, il ne peut y avoir de réponse absolue au problème de la consommation des animaux. Tout dépend de ce que cette consommation implique.

Cette approche utilitariste est en gros celle qui est retenue dans *The Way We Eat*. Mais il ne s'agit pas, à proprement parler, d'un ouvrage théorique. Ce qui intéresse les auteurs, c'est de mettre en évidence les problèmes que nous devons affronter en raison de nos besoins alimentaires et la manière dont nous pourrions éviter nombre d'entre eux, moyennant des efforts somme toute peu considérables en comparaison des dommages causés par notre manière de nous nourrir. Or, en raison même de leur vision utilitariste, les auteurs ne peuvent limiter le problème aux animaux. Si l'action à la source du problème est celle de manger, il faut envisager les conséquences de l'ensemble de nos pratiques alimentaires. Par exemple, si l'abandon de la consommation de viandes supposait la surconsommation de soja et donnait lieu à des monocultures désastreuses pour l'environnement ou en violation flagrante des principes élémentaires du commerce équitable, il serait difficile de plaider la libération animale pour excuser un tel gâchis écologique et politique. La question est donc : quelles sont les implications morales de nos manières de nous nourrir en général ?

Pour les auteurs, une fois bien évaluées les implications morales des choix alimentaires, la solution la plus accessible et la plus efficace est de réduire les conséquences négatives de nos habitudes, en faisant les meilleurs choix possibles. Dès lors, chaque geste compte, si insignifiant puisse-t-il paraître devant l'énormité du problème.

Le livre interroge les pratiques alimentaires de trois familles paradigmatiques. La première achète l'essentiel de sa nourriture dans les chaînes

comme Wal-Mart et fréquente régulièrement les *fast-food*. La seconde tente de faire coïncider ses préoccupations pour sa santé avec ses choix alimentaires. Dans la mesure du possible, elle achète des produits biologiques et tente de fréquenter les fermes, lorsque c'est possible, pour obtenir des aliments frais. La troisième famille vit selon des principes éthiques très élevés. Les aliments sont choisis selon les normes strictes du végétarisme et ils sont tous biologiques. Mason et Singer ne font pas de cette troisième famille la famille morale par excellence. Ce sont trois paradigmes différents. Pour eux, ce qui compte est l'évaluation des choix alimentaires faits par chaque famille, selon l'information dont elle dispose. Selon les auteurs, les mauvais choix ne sont pas nécessairement faits par des mauvaises personnes ; ils résultent tout simplement d'un manque d'information et parfois d'éducation. Le but de ce livre est donc d'œuvrer à diffuser l'information nécessaire pour faire de bons choix.

Mais qu'est-ce qu'un mauvais choix ? Cela consisterait à préférer un type d'aliment plutôt qu'un autre alors que le premier pose problème pour de nombreuses raisons qui sont, pour l'essentiel, d'ordre environnemental. Mais encore une fois, si un choix d'aliments (biologiques, par exemple) n'était accessible qu'à une petite élite en raison de son coût, il ne faudrait pas blâmer les agents du choix mais le fait que d'autres options ne soient pas accessibles. Pour évaluer les choix alimentaires des familles types décrites par Mason et Singer, ces derniers ont écrit à 87 corporations et compagnies liées à la production alimentaire afin de leur demander de participer à l'enquête. De ce nombre, seulement 14 ont répondu à l'appel, les autres n'accusant pas même réception de la lettre. La plupart des compagnies qui ont participé à l'enquête étaient liées à la production d'aliments écologiques.

Le prix d'un poulet

La première famille se nourrit essentiellement de la diète américaine par excellence, soit une combinaison de viande et de pommes de terre. De façon générale, il s'agit d'un hamburger avec frites, suivi d'un sundae pour dessert et d'un cola pour faire passer le tout. Avec un tel régime, on se sent satisfait rapidement et le coût est relativement modeste. Mason et Singer les suivront et vivront une journée avec eux afin d'avoir un bon aperçu de leurs choix alimentaires et des raisons qui les motivent. Pour l'essentiel, il s'agit de choix visant à maximiser le temps libre et à économiser. Lee, le père de famille, avoue respecter une certaine hiérarchie entre les animaux. La vache souffre plus que le poulet, et le poulet plus que le poisson. Mais cela a peu d'effets sur sa consommation de viande. Depuis leur enfance, les habitudes alimentaires des membres ▶

de cette famille sont fondées sur l'idée selon laquelle la viande est la pièce de résistance d'un repas, les autres mets n'étant que des compléments. Pour eux, changer leurs comportements à l'égard de ce qu'ils mangent ne devrait se présenter qu'en cas de nécessité absolue. Mais comme la plupart des gens mangent plus ou moins la même chose aux États-Unis et que les aliments biologiques sont hors de prix, pourquoi devraient-ils changer de menu ?

Tout le problème, dans le cas présent, vient des coûts cachés de nos choix alimentaires. Ceux-ci ne sont pas sans conséquences et nos intentions derrière nos choix sont parfois sans rapport avec elles. Par exemple, rappellent les auteurs, il fut une époque aux États-Unis où le poulet était la viande des grandes occasions. Le bœuf comblait les besoins de tous les jours. Aujourd'hui, il se consomme annuellement deux fois plus de poulets que dans les années 1970, car il représente le repas le plus abordable. Or, pour satisfaire une telle demande, les poulets doivent subir de véritables sévices, tant au moment de l'élevage qu'à l'abattage. Nous oublions qu'ils ne sont pas des objets inertes, mais des êtres vivants. Leur système nerveux n'est pas immunisé contre la manière dont nous les traitons. La plupart d'entre nous seraient pourtant d'accord avec la nécessité d'éviter une souffrance là où elle n'est pas nécessaire. Il serait possible, par exemple, de diminuer considérablement notre consommation de volailles pour leur éviter de vivre dans des enclos surchargés où elles sont incapables parfois de mouvoir une seule aile, sans compter les coups de becs qu'elles se donnent les unes les autres en raison de leur confinement. Certains se souviendront de cette scène du roman *Testament à l'anglaise* de Jonathan Coe, qui décrit l'une de ces fermes où changer une ampoule au plafond implique d'écraser un nombre incalculable de poulets sur son chemin. Certaines pages sur le traitement des poulets dans *The Way We Eat* sont quasi insoutenables. Mais selon un employé de Tyson Foods, qui travaillait pour un abattoir en Arkansas (lequel abattait 80 000 poulets par nuit, essentiellement pour *Kentucky Fried Chicken*), les auteurs approchent à peine de la réalité.

En résumé, si les coûts associés à la consommation semblent minimes et rendent donc cette nourriture accessible à la première famille paradigmatique du livre, c'est qu'ils sont affectés à d'autres instances. Les premières victimes sont les volailles elles-mêmes, mais il ne faut pas négliger le coût environnemental très élevé de la surproduction de poulets, lequel se répercute fortement sur les populations vivant près des fermes et des abattoirs géants, ou des mégapocheries, pour parler d'un autre problème. On peut aussi penser à la grippe aviaire, dont la menace n'est pas encore disparue, loin s'en faut.

Coûts économiques et coûts moraux

La deuxième famille dont il est question dans cet essai a des habitudes alimentaires très saines. Les légumes sont très présents dans leur diète quotidienne et, sans être végétarien, chaque repas est équilibré et les aliments sont de bonne qualité.

Jim, Mary et leurs enfants ont su adapter leur mode de vie à leurs codes alimentaires. Le coût élevé de la nourriture biologique ne leur sera donc pas un problème s'ils sont prêts à faire des sacrifices sur d'autres plans. Cela étant, Jim et Mary ont visiblement des revenus supérieurs à ceux de la première famille type, sans toutefois être riches. Leur maison, modeste, mais dans un des endroits les plus chers au Connecticut, dissimule un beau potager où chaque légume pousse selon les normes de l'agriculture biologique. Leur consommation de viande fait également l'objet de recherches dans les épiceries spécialisées. Par exemple, le salami proviendrait d'une ferme où les animaux sont tous bien traités, comme le prétend du moins l'étiquette sur l'emballage, elle-même renforcée du logo d'une organisation chargée de vérifier s'il s'agit de fausse représentation ou non. Les œufs sont certifiés biologiques, ne contiennent pas d'antibiotiques et proviennent de poules traitées « humainement ». Ils achètent des produits régionaux, afin d'éviter les conséquences environnementales liées au transport de la nourriture, mais aussi pour leur fraîcheur. En gros, disent Mason et Singer, cette seconde famille représente des « omnivores conscients », c'est-à-dire des individus dont la diète n'est pas végétarienne et pour qui la consommation de viande suppose certaines exigences morales. Reste à savoir lesquelles et si elles sont valables.

Là aussi, sans discours moralisateur, Mason et Singer montrent toutes les difficultés à défendre, sur le plan moral, un régime alimentaire comme celui de Jim et Mary. Certes, d'énormes progrès, par rapport à l'environnement et au respect de la vie animale, sont visibles, si on les compare à la première famille. Mais c'est au prix d'un certain élitisme social que tous, par définition, ne peuvent se payer. En résumé, Jim et Mary, comme probablement la plupart des consommateurs, s'estiment satisfaits de ce qu'ils lisent sur l'étiquette d'un produit. Mais que révèle-t-elle vraiment ? Les auteurs donnent l'exemple de la ferme Niman, aux États-Unis. Les porcs produits par cette entreprise ont tous bénéficié de normes éthiques très élevées. Cependant, en raison d'une production plus faible que la normale, le prix de ses produits dépasse du double celui de ses concurrents dans le secteur des viandes non biologiques. Dans ce cas, difficile de blâmer une famille moyenne dont le budget ne permet pas la vertu des légumes et des viandes biologiques. Il devient évident que le problème environnemental, qui est aussi un problème de justice sociale, n'est pas réglé s'il ouvre la porte à des inégalités sociales. Cela ne signifie pas qu'il n'y a rien à faire, mais que les pratiques doivent être coordonnées de manière plus large afin d'éviter les inégalités. Si l'éthique est une règle universelle, elle devrait pouvoir être suivie par tous et non par les plus fortunés d'entre nous. Sinon, il s'agit de coquetterie morale.

Jim et Mary partagent avec la première famille l'idée selon laquelle moins l'animal est gros, moins il souffre d'être transformé en nourriture, et que moins il souffre, plus il est moral de le manger. Derrière ce raisonnement, que peuvent partager en principe des utilitaristes comme Mason et Singer, se cache un problème très grave, qui apparaît avec encore plus d'évidence si on prend l'exemple de la consommation de poisson. Ce qui est rarement pris en compte, dans ce dernier cas, est l'exploitation massive de nos océans. Manger un poisson ne consiste pas seulement à retirer la vie à un animal, ce qui selon plusieurs est secondaire dans le cas des poissons, mais donne lieu à des dommages irréversibles pour les espèces marines. Certes, il est difficile de concevoir la souffrance d'une seule crevette. Mais il est beaucoup plus facile de se représenter ce qu'il en a coûté, en termes environnementaux, pour racler le fonds des mers afin d'en tirer le maximum.

Enfin, Jim et Mary adoptent l'idée selon laquelle acheter des produits locaux est un geste moral pour trois raisons : 1) cela favorise l'économie locale, sur laquelle il est possible d'agir de manière responsable ; 2) cela encourage les entreprises familiales plutôt que les mégacompanies ; 3) cela protège l'environnement. Or ces trois arguments ne peuvent être acceptés dans l'absolu. Tout le problème vient du fait que nous voulons croire à une solution magique dans la politique d'achats locaux. Encore une fois, il s'agit d'évaluer les coûts complets de nos préférences et de vérifier, au cas par cas, si acheter localement est une bonne stratégie ou non. Par exemple, le transport n'est pas le seul responsable des émissions de gaz carbonique. Celles-ci peuvent aussi provenir de systèmes

hydroponiques installés dans le but de produire des aliments locaux en dehors des saisons habituelles. Il faudrait donc, dans la mesure du possible, tenir compte de l'ensemble des externalités liées à nos choix alimentaires et non croire en des solutions magiques.

Végétalisme, végétarisme et choix moraux

Enfin, la dernière famille type, celle de Joe et Ann, représente le dernier échelon vers ce qui devrait être, selon l'optique préconisée dans le livre, le meilleur des mondes. Joe et Ann sont végétaliens, ce qui signifie qu'ils ne se nourrissent d'aucun produit animal, ou dérivé d'une forme quelconque d'exploitation animale. Ils ne portent aucun vêtement en cuir ou en laine. Pourtant, là aussi, Mason et Singer émettent quelques réserves importantes.

Joe et Ann vivent avec leurs deux filles au Kansas, dans une petite ville peuplée à 89 % par des Blancs. Seulement 4 % de la population, sur 100 000 habitants, vivent en dessous du seuil de la pauvreté, et Joe et Ann n'en font clairement pas partie. Leur régime est entièrement composé de produits biologiques et, dans la mesure du possible, équitables. Est-ce un luxe abordable pour les seules populations riches ? Difficile à dire, car en 2003, 11 % des Américains prétendaient consommer des produits biologiques sur une base quotidienne et 16 % sur une base hebdomadaire. La gamme des produits biologiques s'est également développée, permettant ainsi une variété qui n'était pas possible auparavant. Dans le monde, la demande pour les produits biologiques augmente de 10 % chaque année.

Et pourtant, ces produits demeurent difficilement accessibles aux moins fortunés. Inversement, il ne serait pas contraire à nos intuitions d'accepter les manipulations génétiques afin de favoriser une culture massive de certains produits pour éviter les grandes famines dans les pays sous-développés. Certes, cela représente de graves dangers pour l'environnement, car il est loin d'être certain que les modifications génétiques n'aient d'effets que sur les espèces visées — un champ de maïs génétiquement modifié peut contaminer d'autres types de cultures dans un espace donné —, mais ce risque n'en vaut-il pas la peine pour l'intérêt général ? Si nous n'accordons pas à l'environnement une dimension sacrée comme ont tendance à le faire Mason et Singer, cette question mérite néanmoins d'être posée. Il serait par exemple possible de produire des plantes capables de pousser dans des conditions extrêmement diffi-

ciles. Cela pourrait donner lieu à de nouvelles formes d'aide humanitaire. Si tel est le cas, il faudrait soumettre à un contrôle public — difficile à imaginer dans les relations internationales — les organisations chargées de produire de telles graines modifiées. En outre, il faudrait s'assurer de contrôler aussi la technologie elle-même. L'urgence de la situation ne permet pas d'autoriser des méthodes agricoles aux effets imprévisibles.

En résumé, si dans l'état actuel des choses le choix de manger moralement n'est pas accessible à tous, cela ne signifie pas pour autant que ce choix est mauvais. En réalité, pour Mason et Singer, persévérer dans nos pratiques habituelles en transférant les coûts sur les autres (les plus démunis parmi les démunis), les générations futures ou encore sur les autres espèces vivantes de la planète, ne change rien au problème non plus. Il faudrait donc concevoir un plan d'action qui irait des pratiques individuelles aux décisions politiques, et des pratiques institutionnelles aux choix personnels.

Certes, le choix des auteurs de mettre en scène des familles aussi typées peut être critiqué. Mais il permet au moins de prendre en compte l'idée selon laquelle nos choix moraux supposent des coûts, pour autrui mais aussi pour soi-même. Si le système de justice sociale était plus développé aux États-Unis, l'écart entre les pauvres et les riches ne permettrait pas aussi facilement à ces derniers de mener la vie morale qui est la leur. Si l'environnement est un problème de justice à penser de manière globale, on ne saurait donc l'isoler des autres problèmes comme ceux de la pauvreté ou du manque d'éducation. En ce sens, le parcours de Mason et Singer présente un portrait moral nuancé de notre manière de nous nourrir. ●

Karen Trask, *Portes*, galerie d'art d'Outremont, Montréal (2008).
Photo : Guy L'Heureux

